

Simon Walekn

L'ART DE L'ASCENSEUR

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 9782955565353

© Simon Wlaken

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

LA CABINE FAUVISTE

Le haut-parleur du plafond de la cabine de l'ascenseur crachota.

« Bonjour à tous les huit. Je suis Maxime Meldieu, responsable de la sécurité du musée. J'ai été briefé par mes équipes. Votre cabine est restée coincée entre les 4^e et 3^e étages et compte-tenu de la hauteur des dits étages, cela représente tout de même près d'une quinzaine de mètres. Tout va bien se passer. Ces ascenseurs modernes sont pourvus de systèmes de sécurité très performants quand ils sont bien entretenus. Mesdames, messieurs, j'ai une bonne nouvelle : je viens d'avoir confirmation que le technicien ascensoriste est en route. Cependant compte tenu que nous sommes samedi soir, que les transports en commun sont en grève et que les manifestations à proximité ont dégénéré en affrontements avec les forces de l'ordre, il ne pourra être là avant au moins une heure. Croyez bien que je suis désolé de la difficulté dans laquelle vous vous trouvez, d'autant plus que ce résultat de l'incompétence de M. Trouvé, le responsable d'exploitation, m'a contraint à laisser en plan le dîner de mariage de ma fille au moment même où arrivait la pièce montée. Mais je n'ai pas l'habitude de me plaindre, même si l'agacement a réveillé une vieille sciatique, et je vous assure que je préfère encore être à ma place qu'à la vôtre car je suis claustrophobe et n'ai qu'une confiance toute relative dans l'équipe de maintenance qui procède à l'entretien de cet ascenseur et qui, visiblement, a, une fois de plus, manqué à tous ses devoirs. Je ne veux pas accabler ici M. Trouvé, mais j'ai rarement connu quelqu'un d'à la fois aussi incompétent et irresponsable. Croyez bien que

nous faisons tout notre possible pour écouter votre attente et vous sortir au plus vite de cette situation rocambolesque. Excusez-nous de la gêne occasionnée. Je vous tiens au courant ».

Un silence se fit pendant lequel on n'entendait plus que les respirations, un peu plus fortes qu'à l'ordinaire, des huit infortunés passagers de la cabine bloquée, à quinze mètres du sol donc, depuis maintenant près de trois-quart d'heure. Jusque là, ils avaient gardé leur dignité et leur confiance dans le système technico-organisationnel qui exigeait que les êtres humains soient désincarcérés au plus tôt des ascenseurs en panne. Jocelyne Dubois, la directrice du musée, se souvenait avoir entendu à la radio que les quelques 5500 ascenseurs français provoquaient, grosso modo, un décès par an, surtout des techniciens d'ailleurs. Mais, jamais, on n'avait entendu parler d'un accident collectif, jamais. Puis le crachotement reprit presque chuchoté : « Madame la directrice générale, puis-je vous parler en privé ? » Jocelyne Dubois roula des yeux agacés :

- Mais vous voyez bien que c'est impossible, M. Meldieu !
- Vous ne voulez pas que je vous parle en privé ?
- Mais non, ce n'est pas ça, réfléchissez !
- J'ai dit ou fait quelque chose qui ne vous a pas plu et vous m'en tenez rigueur ?
- Meldieu, cela devient embarrassant !

On 'entendit plus que le postillonnage du haut-parleur qui se doublait d'un très léger sifflement.

- Ha, d'accord, suis-je bête, je viens de comprendre. Vous n'êtes pas seule, c'est cela ?

- On ne peut rien vous cacher !

- Excusez-moi, je suis un peu énervé. Je ne suis pas encore opérationnel à cent pour cent. J'ai pris la succession de M. Masson il y a à peine trois mois et je ne suis pas encore au fait de toutes les subtilités. Il faut dire que le tuilage n'a pas pu avoir lieu puisque les R.H. ont commis une erreur sur la date effective de son départ et que j'ai pris mes fonctions le jour où il finissait ses cartons. Mais je sens que je commence à mieux maîtriser les arcanes de l'établissement, les psychologies des collègues, les règles explicites ou implicites, les interdits, les tabous, les sujets de fierté et de mécontentement, plus nombreux d'ailleurs, les savoirs vernaculaires, les modes de partage... Mais, je m'égare. Je vous tiens au courant. Allez courage ! Puisqu'il va vous en falloir !

Le crachotement se tût pour laisser toute la place à un sifflement qui s'acheva en une trille presque insupportable. Rémi Alvarès, le commissaire de l'exposition consacrée à la période tardive de La Maître qu'ils venaient de vernir à grands renforts de méthode champenoise et de feuilletés à la saucisse de la région - « Comme c'est original ! » s'était écrié la directrice juridique qui avait préféré prendre les escaliers car elle venait, l'avant-veille, d'envoyer un recommandé à la société en charge de la maintenance de l'ascenseur pour lui infliger des pénalités – avait simplement ajouté en fixant désespérément l'écran de son smartphone : « Si, au moins, on avait du réseau ».

Henri Colbert tenta en vain de faire reculer son fauteuil roulant. Il trouvait la situation incongrue, même si, dans le

fond, il s'en amusait follement. Mais fixer une paroi métallisée une heure de plus ne l'enthousiasmait guère bien que son glaucome lui amputât la moitié du champ de vision.

- Ma petite Laurence, tu veux bien essayer de me faire faire demi-tour ? Comme ça, je pourrai vous faire face, ce sera tout de même plus agréable.

- Je veux bien essayer, Henri, mais je ne suis pas sûre qu'il y ait suffisamment de place. M. le député-maire, si vous voulez bien essayer de vous glisser derrière moi.

- Attention jeune femme, en d'autres circonstances, vos propos pourraient être mal interprétés – plaisanta le jovial député-maire de la circonscription, un septuagénaire qui portait encore beau.

Il est vrai que si l'ascenseur était prévu pour véhiculer dix personnes et qu'ils n'y étaient que huit, la présence du fauteuil roulant rendait la cohabitation forcée plus difficile. C'était un ascenseur SITL (Sky Is The Limit) de la gamme PPDTMD (Plus Près De Toi Mon Dieu) presque flambant neuf puisque le Musée avait été ré-inauguré huit mois plutôt après deux ans de travaux. Jocelyne Dubois, la directrice générale de l'établissement, une femme un peu rondouillarde de cinquante-sept ans, avait déjà une longue expérience de la gestion des espaces muséaux ouverts au public puisque sa carrière avait véritablement démarré une vingtaine d'années plus tôt, et sur les chapeaux de roue, avec la direction d'un établissement des Hauts de France dédié à l'art contemporain dont l'exposition inaugurale consacrée à un sulfureux photographe franc-comtois avait fait scandale ce qui lui avait assuré une certaine renommée,

au Musée pas à Jocelyne Dubois. Cette dernière en gardait d'ailleurs un excellent souvenir et devait avoir quelque part chez elle des copies des articles incendiaires et moqueurs que la Voix du Nord et Nord Éclair lui avaient consacrés. Par contre, à Paris, on avait encensé son audace et sa pertinence. A vrai dire cette exposition était d'une qualité toute relative mais cela n'avait plus d'importance même si elle avait été à l'origine d'une violente dispute avec son premier et dernier mari, lui aussi photographe et qui ne voulait pas comprendre pourquoi elle exposait ces horreurs - Il s'agissait de fait de photographies de contenus de poubelles renversées au pied de monuments aux morts censées documenter le mépris de la société de consommation pour les héros qui ont permis son existence - et surtout pourquoi elle ne l'exposait pas lui qui avait infiniment plus de talent et dont le travail tournait autour du quotidien des derniers mineurs vivotants. Ce n'est pas ce qu'il avait dit mais, enfin, il l'avait clairement laissé entendre. Mais peut-être qu'elle l'avait entendu parce qu'elle craignait de l'entendre. Elle ne se souvenait plus très bien. De toute façon, il ne faudrait jamais se marier avec un artiste. Les artistes puisent leur inspiration dans leurs incertitudes, leurs failles, leurs béances. Jocelyne Dubois n'espérait que le plein, le stable, le sûr, le certain, le solide, le terrien pas comme cette cabine qui flottait à une hauteur vertigineuse selon sa propre conception de l'espace. Et puis elle détestait les remontrances. Elle s'en faisait déjà suffisamment elle-même pour ne pas avoir à subir celles des autres. Les reproches la plongeaient dans des abîmes de perplexité dont elle ne sortait qu'avec grande difficulté. Elle se souvenait encore d'une dictée de l'école primaire que l'instituteur lui avait rendue avec un « Sans faute, impeccable ! » dans la redondance duquel elle avait perçu

comme une ironie grinçante qui l'avait profondément blessée. Elle avait beau se persuader que la perfection est une illusion, un objectif inatteignable à la rigueur, elle ne pouvait s'empêcher de pointer toutes les scories de ses dires, actes et pensées. Et d'en souffrir.

Elle connaissait pourtant bien le manque de fiabilité de cet ascenseur puisqu'un groupe de touristes australiens y était resté coincé près d'une heure le jour de la ré-ouverture. On avait dû les rembourser ce qui ne les avaient pas empêchés de poster des commentaires assassins sur Tripadvisor, les malotrus. Elle y avait vu un signe qu'il était désormais impossible d'échapper aux objurgations. M. Trouvé lui avait assuré qu'il avait fait depuis l'objet d'une révision complète. De toute façon, il aurait été hors de question de laisser Henri Colbert et sa petite-fille, Laurence Vautrier, prendre seuls l'ascenseur : c'était son devoir de directrice de raccompagner elle-même ses hôtes jusqu'à la sortie. Jocelyne Dubois accordait beaucoup d'importance à ces gestes de civilités qui, selon elle, rendaient vivable un monde autrement sauvage et laid, débordant de haines et de rancœurs, de bassesses et de péchés. D'autant plus qu'elle comptait bien qu'Henri Colbert prête au Musée – elle n'osait pas encore aborder la possibilité d'une donation – sa collection des dessins que, selon la version officielle, La Maître lui avait offerts alors qu'elle allait mourir et qu'il n'était encore qu'un toute jeune homme. Obtenir une donation, voilà qu'elle était la véritable mission que lui avait confiée un conseiller ministériel lors d'un entretien informel qui avait précédé la confirmation de sa nomination à la direction du Musée du Centre. Officiellement, son rôle était de gérer la vie quotidienne de l'établissement, de valoriser les maigres collections, d'organiser régulièrement des

expositions temporaires et, surtout, d'accueillir des ribambelles de scolaires et d'associations du troisième âge pour que la région continue de verser sans rechigner son obole aux frais de fonctionnement que l'opposition avait déjà qualifiés de pharaoniques . Rien de très original, donc. Mais il y avait Henri Colbert et son inestimable ensemble d'art graphique de La Maître. On connaissait son attachement à la région et son inimitié pour les héritiers légitimes de La Maître qui lui avaient, en vain, intenté un procès pour récupérer les œuvres en sa possession afin d'en nourrir leur fondation. En manœuvrant correctement, elle pourrait sans doute le convaincre. Bien sûr, sa petite-fille, l'avocate Laurence Vautrier , une coriace, opposerait probablement une résistance farouche. Mais le vieil Henri pouvait parfois faire preuve d'une indépendance d'esprit qui laissait entrevoir une chance à saisir. Elle pourrait d'ailleurs s'appuyer sur un nouveau mécanisme fiscal mis au point par les têtes pensantes du ministère toujours en quête de moyens de maintenir à l'état un train de vie dont il ne les avait plus : la dation par anticipation. Il s'agissait donc de régler, en avance et en nature, les taxes liées à la quotité artistique d'une succession. Jocelyne Dubois était déjà parvenue, avec l'aide d'Alvarès, son commissaire et, il faut bien l'avouer, d'Élodie Carton, sa co-commissaire (« Coco »!), à monter cette maudite exposition, la première qui réunissait à la fois des œuvres de la collection personnelle de Colbert et des prêts de la fondation des légitimes. Elle était sur la bonne piste. Si elle réussissait à persuader le grabataire, elle était assurée, lui avait-on dit, de se voir offrir un poste en or, grassement payé et totalement dénué de responsabilités. Certes, Jocelyne Dubois était fonctionnaire et la sûreté de son emploi n'était plus un sujet d'inquiétude. Enfin, il pouvait toujours y avoir avertissement, mise à pied,

révocation mais cela relevait du fantasme paranoïaque. Non, ce qui rongeaient la directrice générale, c'était sa peur de mal faire, de ne pas donner satisfaction, de ne pas être à la hauteur. C'est sans doute ce qui lui avait valu sa relativement terne carrière et ce qui la faisait souffrir presque quotidiennement. Le poste qu'on lui faisait miroiter sous condition avait des allures de havre de paix, à l'abri de toute tempête d'appréciations et de jugements. C'était devenue son obsession. Il ne fallait pas brûler les étapes, guetter le bon moment, attendre l'ouverture propice. Mais sans trop tarder non plus car Henri Colbert souffrait d'un problème cardiaque qui allait se révéler plus grave et plus tôt qu'elle ne le croyait.

Et cette stupide panne d'ascenseur qui risquait de compromettre des mois d'efforts, de cajoleries, de flatteries, d'entregents, de concessions et de compromis. Trouvé allait en prendre pour son grade ! Et pourtant, elle appréciait son responsable d'exploitation, son entrain, son dynamisme, sa disponibilité et son savoir encyclopédique dès qu'il s'agissait de technique. Elle l'avait déjà vu à l'œuvre. Cet homme qui ne payait pas de mine était un électronicien de génie, un menuisier hors pair, un plombier qualifié, un maçon de premier ordre et un serrurier magicien. Certes, Trouvé était un peu revêche aux circonvolutions juridico-administratives, mais il était intelligent et franc, pas comme ce Meldieu que lui avait imposé le même conseiller ministériel lors d'un deuxième entretien pareillement informel. Il lui avait précisé qu'elle était entièrement libre de son choix mais que le ministère verrait peut-être d'un mauvais œil un refus que, objectivement, rien ne justifierait. Elle l'avait revu à cette occasion dans cette même immense salle de réunion à la gigantesque table ovale plongée dans

une pénombre conspiratrice et dont les fenêtres donnaient sur la Seine, l'agitation rapide des rues et du fleuve contrastant singulièrement avec le calme et la lenteur avec lesquels parlait et se mouvait le conseiller. Elle avait eu le sentiment d'être une Matahari de la culture au cœur d'un jeu politique et mystérieux . Jocelyne Dubois se demandait qui pouvait bien être ce Meldieu pour mériter un tel intérêt et une telle démarche de la part de sa hiérarchie et dont l'avenir culturel de la France et de sa fameuse singularité semblaient dépendre. Si elle avait été un peu plus au fait des fonctions basiques de son smartphone flambant neuf, elle aurait procédé à une simple recherche sur le fameux Meldieu et aurait découvert immédiatement qu'il était le beau-frère d'un directeur de cabinet. Toujours est-il qu'elle s'en méfiait comme de la peste malgré son apparente bêtise. Son incompétence commençait à devenir notoire et lui avait d'ailleurs valu une reformulation de son intitulé de poste par ses collègues en « irresponsable de l'insécurité ». Jocelyne Dubois avait bien cherché à s'en ouvrir à cette même hiérarchie mais l'expression de ses inquiétudes avait été balayée d'un revers de main suivi d'un questionnement désagréable sur ses frais de taxi qui, c'était vrai, pouvaient paraître mirobolants aux usagers des transports en commun qu'elle avait en horreur. Elle avait depuis fait l'acquisition d'un vélo électrique qui lui donnait le sentiment grisant d'appartenir véritablement à la communauté des bobos de la ville même si elle avait redécouvert à cette occasion qu'elle n'avait décidément plus vingt ans.

Jocelyne Dubois ne s'était mise à se poser des questions sur elle-même que très récemment. Jusqu'alors, elle s'était contenté d'enfiler les jours comme des perles et n'avaient de préoccupations que des conséquences de ses actes pas de